

Compte rendu de "L'Urgence sociale en action.
Ethnographie du Samusocial de Paris" par CEFAL,
Daniel et GARDELLA, Édouard, Paris, Éditions La
Découverte, 2011

Marine Bourgeois

► **To cite this version:**

Marine Bourgeois. Compte rendu de "L'Urgence sociale en action. Ethnographie du Samusocial de Paris" par CEFAL, Daniel et GARDELLA, Édouard, Paris, Éditions La Découverte, 2011. Gouvernement & action publique, Presses de sciences po, 2012, pp.164 - 168. hal-02285522

HAL Id: hal-02285522

<https://hal-sciencespo.archives-ouvertes.fr/hal-02285522>

Submitted on 12 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Daniel Cefai et Édouard Gardella (2011)

L'Urgence sociale en action.

Ethnographie du Samusocial de Paris

Paris, La Découverte, Bibliothèque du Mauss

« *La rue est un théâtre où l'on ne sait jamais trop sur quel type d'acteur on va tomber* » (p. 178).

Comment l'urgence sociale est-elle traitée au quotidien ? De quelle manière les professionnels du Samusocial prennent-ils en charge les personnes sans abris ? Comment réagissent-ils quand elles insistent pour rester à la rue en période de grand froid ou qu'elles refusent de se soigner ? Comment les maraudeurs² créent-ils du lien avec les personnes sans abris ? Comment assurent-ils leur suivi dans le temps ? Quelles compétences mobilisent-ils concrètement ? Quelles relations entretiennent-ils avec les autres acteurs du dispositif de l'urgence ? C'est à l'ensemble de ces questions que cherchent à répondre Daniel Cefai et Édouard Gardella dans leur *Ethnographie du Samusocial de Paris*. Ce projet, ambitieux, donne corps à un livre imposant, tant sur la forme que sur le fond.

Partant de l'expérience quotidienne des maraudeurs et de leurs interactions avec les sans abris, l'ouvrage de Cefai et Gardella décrit *l'urgence sociale en action* telle qu'elle est conduite sur le terrain par les urgentistes

2. Le terme de « maraude » est ici employé au sens de la terminologie « indigène » utilisée par les patrouilleurs du Samusocial, pour décrire l'intervention directe dans l'espace public, et non dans son sens ordinaire (*i.e.* se livrer à de petits larcins/errer dans ce but). L'expression de « maraudeur », en tant que catégorie générique, a quant à elle été forgée par les auteurs : « elle est peu utilisée au Samusocial [...]. Mais elle a été bien acceptée par tous les enquêtés » (p. 14).

du Samusocial de Paris. Véritable plaidoyer pour la démarche ethnographique, il se réclame de la sociologie pragmatiste (James, Peirce, Mead, Dewey) et de l'interactionnisme de l'École de Chicago (Becker, Hughes, Strauss, Park)³. Cherchant à éclairer des mécanismes de mise en œuvre de politique publique, il emprunte également des éléments d'analyse à la sociologie de l'action publique. Des développements précieux sur la définition et l'émergence de l'urgence sociale comme problème public, ou sur les controverses existantes autour de la « grande exclusion », resituent le travail de rue dans un contexte économique, social, politique et institutionnel plus vaste. L'action publique envers les sans abris est ainsi appréhendée au prisme de plusieurs échelles d'analyse, dont rend compte l'architecture de l'ouvrage.

Le cœur de la recherche fait le récit de l'expérience de la maraude, ses pratiques et ses savoirs, dans une perspective clairement microsociologique. Il s'appuie sur un matériau empirique extrêmement riche, rendu sous la forme de notes de terrain et d'analyses conversationnelles (transcriptions auditives et descriptions visuelles). Le livre traite également du fonctionnement interne d'autres segments du dispositif, comme la plateforme de régulation du 115 qui réceptionne les appels des sans abris, (chapitre 1) ou la maraude de l'équipe de psychiatrie de l'hôpital Esquirol (chapitre 6). Il donne aussi à voir des tranches de vie dans un centre d'hébergement d'urgence, un accueil de jour et des lits infirmiers. Enfin, l'introduction et la conclusion apportent des éléments de contextualisation de l'enquête (genèse et transformations de l'arène de l'urgence, etc.).

Un plaidoyer pour la démarche ethnographique

Le livre débute avec l'arrivée des chercheurs au service d'aide mobile d'urgence sociale de Paris ; il opère une plongée ethnographique immédiate au cœur du Samusocial. Cette posture méthodologique permet de rendre « compte des expériences et des activités sur le terrain, montrant sans fard ce qu'elles sont, avec toutes leurs ambiguïtés et toutes leurs difficultés » (p. 265). La présence prolongée sur le terrain donne accès à l'ensemble des activités qui composent le quotidien des urgentistes : la manière dont ils repèrent les lieux de vie des sans abris, les identifient et les abordent dans la rue, dont ils recueillent les informations sur les SDF et les mutualisent avec les autres équipes, et dont ils établissent la ligne de partage entre les personnes « en forme » et les personnes « en danger », celles qui sont « normales » et celles qui sont « psy ». Surtout, la démarche ethnographique donne à voir le jugement des maraudeurs en acte – les arbitrages, les dilemmes, les doutes et les paradoxes auxquels ils sont confrontés. Elle retrace les tensions entre proximité et distance, compassion et professionnalisme, autonomie et dépendance, urgence de l'action et accompagnement dans la durée. En déconstruisant les catégories du sens commun, cette méthode d'enquête permet également de se départir des controverses idéologiques sur le Samusocial, incarnées par les deux mythes du maraudeur - d'un côté le bon samaritain, de l'autre « le nettoyeur d'espaces publics, complice d'une politique répressive » (p. 17). Les discours hagiographiques et critiques sont mis à distance au profit d'une « critique interne et située »⁴.

3. Notons que la démarche ethnographique, en tant que méthode d'enquête, est pratiquée dans divers courants théoriques, comme la sociologie critique ou l'ethnométhodologie.

4. C. Lemieux (2000), *Mauvaise presse*, Paris, Métailié.

De façon surprenante néanmoins, les auteurs n'abordent qu'en filigrane les conditions de l'enquête. Ils passent sous silence des enjeux aussi importants pour l'ethnographe que l'accès au terrain, la relation entre enquêtés et enquêteurs et les problèmes éthiques posés par la dimension intrinsèquement inégalitaire de cette relation. La question de la distance sociale en particulier n'est pas abordée alors qu'elle nourrit de nombreuses controverses et qu'elle est opposée de manière récurrente à la démarche ethnographique pour affaiblir sa légitimité scientifique. Plusieurs écueils sont soulignés – comme « la tentation [...] de représenter ses enquêtés sous un jour plus vertueux qu'ils ne le sont vraiment, d'occulter certains aspects embarrassants du terrain et de « défendre » des individus auxquels le chercheur s'est progressivement identifié »⁵. C'est pour les éviter que des chercheurs⁶ recommandent d'opérer un retour réflexif sur la production des données et de faire de l'interaction d'enquête un matériau à part entière. Il s'agit autant de reconnaître les « compétences stratégiques » des enquêtés qui peuvent instrumentaliser l'ethnographe que d'analyser l'acquisition progressive des « compétences culturelles » de l'enquêteur⁷. L'absence de réflexivité est finalement assez contradictoire avec l'engagement ethnographique des auteurs.

Une ethnographie morale et politique du travail de rue

L'urgence sociale en action donne à voir « comment s'accomplit une éthique interactionnelle, incarnée et

contextualisée faite de confiance, autonomie et dépendance, amour-propre et réciprocité, sollicitude et sollicitation, bienveillance et responsabilisation » (p. 35). Par là, Cefaï et Gardella affirment vouloir prendre « au sérieux l'ambition morale de l'urgence sociale » et saisir une « *moralité en acte*, telle qu'elle se fait [...] concrètement, en pratique et en contexte » (p. 34-35). L'urgence est d'abord un exercice de *caritas*. Elle est ensuite une technique de gouvernement dont ressortent les modes de perception et de traitement de « cette figure de l'étranger au monde commun qu'est le sans abri » (p. 35). La démarche est donc autant morale que politique.

À côté des lois, des règlements et des conventions qui encadrent au plus haut niveau l'intervention des urgentistes, il existe des usages et des habitudes, dont dépend aussi l'*ordre de l'interaction* (au sens de Goffman). Les auteurs identifient cinq maximes pratiques qui sont autant de manières de dire, de faire et de voir des maraudeurs apprises sur le terrain, au contact des sans abris et des collègues. Elles constituent le *code du maraudeur* et renvoient à plusieurs grammaires d'activités, enchevêtrées dans le travail de rue : visite à domicile, rencontre dans l'espace public, accompagnement professionnel des personnes et relation de service public (p. 524). La maraude ne relève donc pas d'une relation purement bureaucratique entre agents et usagers. Elle présente des points de similitude avec la relation de guichet (discrétionnarité des agents, typifications et catégorisations

5. F. Bonnet (2008), « La Distance sociale dans le travail de terrain : compétence stratégique et compétence culturelle dans l'interaction d'enquête », *Genèses*, 73, p. 57-74.

6. P. Rubinow (1977), *Reflections on Fieldwork in Morocco*, Berkeley (Calif.), University of California Press (Quantum Book) ; S. Venkatesh (2011), *Dans la peau d'un chef de gang*, L'École des loisirs ; F. Bonnet (2008), *op. cit.*

7. F. Bonnet (2008), *op.cit.*

des usagers et des situations)⁸ mais aussi de différenciation (l'intervenant se déplace sur le terrain, le bénéficiaire n'est pas forcément demandeur, la part du *care* est importante), au point d'être qualifiée de relation de guichet *renversée* (p. 390).

Le traitement micropolitique d'un problème public

Ethnographie morale et politique, *L'Urgence sociale en action* est aussi une *micropolitique du travail de rue* (chapitre 5), c'est-à-dire qu'elle décrit « une politique en action, scrutée en gros plan » (p. 347). Aussi élargit-elle la focale en donnant à voir d'autres maillons de la chaîne de l'urgence que la maraude, d'autres acteurs et d'autres moments que celui de la mise en œuvre. Sans faire une sociohistoire de l'urgence, elle opère une « incursion dans sa genèse » (p. 27).

Dans la continuité des travaux de Gusfield, les auteurs décrivent la construction du problème public et sa mise sur l'agenda politique. Au cours des années 1980-1990, les thématiques de « l'exclusion » et de la « nouvelle question sociale » s'imposent ainsi, avec la mise en place de dispositifs ciblés sur « ceux qui en ont le plus besoin » (p. 46). En parallèle, de nouvelles formes d'intervention sont définies, telles que la maraude. Mais à partir de 2005, des mobilisations collectives (mouvement des Enfants de Don Quichotte de 2006 ; grève du personnel du Samusocial au printemps 2010) remettent en cause la doctrine du Samusocial en pointant ses

contradictions. Peut-on encore parler de « travail de réparation » (à l'instar des auteurs) pour décrire les activités du Samusocial de Paris lorsque, déplacés de centres d'hébergement en accueils de jour, les sans abris ne parviennent pas à sortir de la rue ? S'ensuit une recomposition de l'arène publique. La politique du « logement d'abord » notamment marque un changement d'orientation politique majeur, en faisant du logement le cœur de son action au détriment de l'urgence et de l'hébergement. Désormais, la « grande exclusion » « doit être envisagée en relation aux problèmes publics du manque de travail et du mal logement, de l'accès au crédit et du surendettement » (p. 566).

Si le Samusocial de Paris a joué un rôle véritablement moteur dans le processus d'institutionnalisation de l'urgence sociale, il est connecté à d'autres organisations, d'autres dispositifs et d'autres politiques⁹. Mais les auteurs insistent peu sur ces interfaces, synergiques ou rugueuses, avec des secteurs d'action publique connexes – la politique du logement d'insertion promue par la délégation interministérielle à l'hébergement et à l'accès au logement, la politique d'immigration ou la politique de pacification interethnique dans les espaces publics. En particulier, la question de la prise en charge des étrangers à la rue n'est absolument pas posée. S'ils montrent bien que le « travail de rue [génère] des problèmes de coordination, d'arbitrage, de réflexion, de formation et de prévision, de conception et de contrôle »

8. Pour ne citer que quelques-uns des travaux de la sociologie du guichet : M. Lipsky (1980), *Street-level Bureaucracy; Dilemmas of the Individual in Public Services*. New York (N.Y.), Russell Sage Foundation ; G. Jeannot, I. Joseph (dir.) (1995), *Métiers du public : les compétences de l'agent et l'espace de l'utilisateur*, Paris, Éditions du CNRS ; J.-M. Weller (1999), *L'État au guichet. Sociologie cognitive du travail et modernisation administrative des services publics*, Paris, Desclée de Brouwer ; V. Dubois (1999), *La Vie au guichet*, Paris, Economica ; P. Warin (2002), *Les Dépanneurs de justice. Les « petits fonctionnaires » entre qualité et équité*, Paris, LGDJ ; A. Spire (2005), *Étrangers à la carte. L'administration de l'immigration en France (1945-1975)*, Paris, Grasset ; Y. Siblot (2006), *Faire valoir ses droits au quotidien. Les services publics dans les quartiers populaires*, Paris, Presses de Sciences Po.

9. Une note de bas de page rappelle que « la notion d'urgence sociale précédait la naissance du Samusocial et existe dans d'autres domaines des politiques sociales » (p. 15).

(p. 18), ils ne font qu'esquisser l'étude des liens avec les autres institutions et les autres dispositifs. Il en est de même pour les dispositifs préexistants à la création du Samu-social. Le niveau des décideurs, enfin, n'est qu'à peine abordé. Il s'agit d'une limite importante de l'ouvrage : en partant d'une organisation *vue d'en bas*, Cefai et Gardella ne peuvent embrasser l'intégralité de la chaîne de l'urgence sociale parisienne sans réduire son environnement politique et institutionnel à des éléments de contexte.

Le dialogue établi entre la démarche ethnographique et la sociologie de l'action publique constitue néanmoins un apport considérable du livre, ouvrant de nombreuses pistes de réflexion. On voit que la démarche ethnographique permet d'approcher les politiques publiques de manière à la fois descriptive, compréhensive et analytique¹⁰. Parce qu'elle est centrée sur les interactions, elle ne traite ni des positions sociales des individus, ni de leurs trajectoires biographiques. Cet aspect désincarné de la recherche est un parti pris méthodologique fort qu'il aurait été souhaitable d'explicitier davantage.

Marine Bourgeois

CEE, Sciences Po

marine.bourgeois@sciences-po.org

¹⁰. Pour une autre conception de l'ethnographie de l'action publique : V. Dubois (2012), « Ethnographier l'action publique – Les transformations de l'État social au prisme de l'enquête de terrain », *Gouvernement & action publique*, 1, p. 83-101.